



Le Saint-Vincent

NUMÉRO 32 - DÉCEMBRE 2021

FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X PRIEURÉ DE VERSAILLES - BAILLY- RAMBOUILLET

L'espérance de Noël

Pourquoi fêter Noël ? Noël est un anniversaire. C'est l'anniversaire du Sauveur, un événement d'une portée éternelle et universelle.

La naissance du Christ est temporelle. Elle eut lieu à Bethléem de Juda. « Un sauveur vous est né, qui est le Christ Seigneur. » (Lc 2, 11). Cette naissance est consignée dans l'histoire. C'était à l'occasion du grand recensement d'Auguste. Les circonstances sont humbles ; Jésus est né dans une étable. Pourtant cet enfant est le Dieu Très-Haut et les Mages viennent l'adorer. Son règne augure un grand changement et le roi de Jérusalem le redoute ; Hérode cherche immédiatement à faire mourir l'enfant et pour cela massacre même les innocents.

De cet événement dépend le sort de l'humanité. Avant l'incarnation du Christ, l'humanité est déchue, à jamais séparée de Dieu et privée de son amitié béatifiante. L'homme naît pécheur, par la faute d'Adam, le premier père. Il est voué à la mort et à l'enfer éternel et il est humainement incapable de se redresser. À vue humaine, l'homme a tout perdu. Dieu seul peut le



sauver, ce Seigneur Dieu qui vient avec puissance (Is. 40, 10). L'avènement tant attendu du Christ apporte aux hommes l'espérance du salut éternel. L'incarnation est rédemptrice. Jésus-Christ s'incarne pour racheter tous les hommes et, tel un nouvel Adam, pour réordonner l'homme à Dieu.

La fête de Noël rappelle aux hommes que le Christ est venu les sauver, chacun en particulier. Il est venu communiquer à chacun sa vie divine et les moyens de parvenir à sa béatitude. Mais Noël rappelle aussi qu'il est nécessaire de se conformer au Christ et de s'associer à sa Rédemption.

SOMMAIRE

- Mot du prier p. 1
- Horaires de Noël..... p. 2
- Notre-Dame de la Sainte-Espérance (V) p. 3
- Calendrier trimestriel..... p. 4
- C'est pas moi p. 7



- Carnet paroissial... p. 7
- Saint Vincent de Paul (V) p. 8
- Catholiques sous la Commune..... p. 9
- Transmettre ou disparaître p. 11
- La déploration du Christ..... p. 13
- Chronique p. 14

Comprenons que chaque grâce est comme un prolongement de Noël, l'action salvifique du Tout-Puissant qui opère notre conversion ; Dieu vient en nous pour nous transformer et nous élever jusqu'à lui. Par la foi, Jésus-Christ, Vérité première, entre dans notre esprit pour susciter une intense vie intellectuelle, une connaissance très haute et intime de lui-même. Par la charité, Jésus, Bonté souveraine, entre dans notre cœur, dans notre volonté, pour susciter une intense vie affective, un amour tout divin, parfait, par lequel il s'aime lui-même éternellement. C'est ainsi que le Christ nous sauve et opère notre conversion intérieure.

Jésus n'est pas seulement Dieu qui béatifie en communiquant son bonheur aux hommes, mais il est aussi Dieu qui rend les actes hu-

mans béatifiants, aptes à procurer la béatitude. L'acte humain, le plus humble soit-il a, par la grâce du Christ, entendez par la Toute-Puissance agissante du Christ, une portée béatifiante. C'est l'agir vertueux d'un homme ordonné à Dieu et dépendant de lui. Sous la motion de la grâce, cet agir harmonieux de toutes les puissances humaines parfait l'homme d'une perfection bien supérieure à la pure perfection naturelle. Par la Toute-Puissance de Dieu, cet agir humain surnaturel permet à l'homme d'atteindre sa perfection d'homme divinisé, son plein épanouissement. Désormais, l'homme peut se conformer à l'agir vertueux du Christ, le plus parfait des hommes, et imiter son agir.

Certes, il est difficile de faire son salut. Parvenir à Dieu est pour

chacun de nous un enjeu ardu qui suppose la constance dans la vertu, mais pour autant, cela nous est possible avec le secours de la Toute-Puissance du Christ. En revanche, penser parvenir à Dieu par ses seules forces humaines est tout à fait illusoire.

Fêtons Noël et contemplons l'Enfant de la crèche, humainement si faible, pauvre et nu. Demandons-lui de nous guider dans la voie du salut. Il nous gardera fidèle à sa grâce et nous assistera de sa Toute-Puissance divine. Il nous soutiendra dans le renoncement à nous-mêmes. Il nous aidera à offrir nos croix et à supporter patiemment les épreuves et les crises. C'est l'espérance de Noël, l'espérance dans le Christ-Jésus.

Abbé Jean-Yves Tranchet

Horaires de Noël

CHAPELLE NOTRE-DAME DE L'ESPÉRANCE - 37 RUE DU MARÉCHAL JOFFRE - 78000 VERSAILLES

Confessions

Samedi 18 décembre de 17h à 19h
Lundi 20 à jeudi 23 de 18h à 19h
Vendredi 24 décembre
de 8h à 9h et de 15h à 19h

Veillée et nuit de Noël

Chant des matines et veillée à 22h30
suivis de la messe de Minuit

Jour de Noël

Messe de l'Aurore à 8h et 9h
Grand-messe du Jour à 10h15
Messe du Jour à 12h
Vêpres et Salut à 17h30

CHAPELLE DE L'ENFANT-JÉSUS - 5 RUE DE CHAPONVAL - 78870 BAILLY

Confessions

Samedi 18 décembre de 10h à 12h
Vendredi 24 décembre de 10h à 12h

Veillée et nuit de Noël

Chapelet médité et chants à 23h15
suivis de la messe de Minuit

Jour de Noël

Messe de l'Aurore à 9h
Grand-messe du Jour à 10h15

CHAPELLE SAINT-HUBERT - 10 RUE DE LA HAIE-AUX-VACHES - 78690 LES ESSARTS LE ROI

Confessions

Vendredi 24 décembre de 17h à 19h

Veillée et nuit de Noël

Messe de Minuit

Jour de Noël

Messe de l'Aurore à 8h30
Grand-messe du Jour à 10h

Notre-Dame de la Sainte-Espérance (V), par l'abbé Vincent Gélinau

L'un des principaux enseignements de la Sainte-Espérance et l'un des thèmes les plus chers au père Emmanuel, c'est la réfutation du naturalisme. Il dénonce avec vigueur cette erreur comme la cause du mal présent.

Dans une instruction monastique du 28 avril 1896, il revient sur les causes de la déchristianisation : « D'où vient donc cette déchristianisation ? D'où vient que nos populations baptisées vivent comme des païens ? La cause du mal présent, c'est le naturalisme. Le naturalisme est la grande hérésie du temps présent. Ce fléau dévastateur date déjà de loin. Son origine remonte à la Renaissance. Oui, cette époque a bien mérité ce nom de renaissance. La Renaissance fut une vraie résurrection du paganisme [...] Le naturalisme a exercé d'immenses ravages dans les âmes depuis deux ou trois siècles : mais le mal s'est surtout aggravé en ce siècle. Le naturalisme a tout envahi : la théologie, la philosophie, l'histoire, les sciences. Il s'est infiltré dans les mœurs à tel point que les chrétiens voient avec autant d'indifférence l'état de péché où se trouvent les enfants non baptisés, qu'ils sont insensibles à la grâce de Dieu qui habite les âmes régénérées par le saint baptême. Oh ! je n'exagère pas : généralement parlant, il en est ainsi. Que les enfants soient baptisés, qu'ils ne le soient pas, cela est indifférent aux parents : pourvu que mes enfants se portent bien, disent-ils, pourvu qu'ils mangent bien ! C'est pauvre : certainement ils pourraient en dire autant de leurs chevaux. Que fait-on pour combattre ce mal ? Je crois qu'on ne fait rien ou peu de choses : ils sont peu nombreux, les hommes de foi qui embrassent le mal dans toute son étendue, et s'appliquent à en arrêter les progrès. Cette inertie, cette impuissance vient du manque de foi. [...]



Si vous jetez les yeux sur le *Bulletin*, vous verrez que depuis le commencement jusqu'à la fin, nous n'avons fait autre chose que de combattre le naturalisme par tous les moyens possibles. »

En 1880, le père publiait un opuscule d'une cinquantaine de pages pour synthétiser son enseignement sur ce sujet, en décrivant le naturalisme théorique et pratique.

I Le naturalisme, voilà l'ennemi

Qu'est-ce que le naturalisme ?

Quelques années plus tôt, le cardinal Pie qui joua un rôle majeur au concile Vatican I, explique à ses fidèles le texte conciliaire : « Cette prétention dogmatique et pratique de tout réduire à la nature, c'est ce que le concile du Vatican appelle le naturalisme. Dans ce système, la nature devient une sorte d'enceinte fortifiée et de camp retranché, où la créature s'enferme comme dans son domaine propre et tout à fait inaliénable.

Elle s'y pose comme y étant maîtresse d'elle-même, armée d'imprescriptibles droits, ayant à demander des comptes, mais n'en

ayant jamais à rendre. Elle considère de là les voies de Dieu, ses propositions et ses ordonnances, ou du moins ce qu'on lui présente comme tel, et elle juge tout avec une indépendance absolue. En somme, on se suffit, et possédant en soi son principe, sa loi et sa fin, on est son monde, et on devient à peu près son Dieu. Et s'il est par trop manifeste que l'individu pris comme tel, est indigent sur beaucoup de points et insuffisant pour beaucoup de choses, néanmoins pour se compléter, il n'a pas à sortir de son ordre ; il trouve dans l'humanité, dans la collectivité, ce qui lui manque personnellement. Là est le fondement de la doctrine révolutionnaire de la souveraineté de l'homme, incarnée dans la souveraineté du peuple. [...]

Le naturalisme est donc ce qu'il y a de plus opposé au christianisme. Le christianisme dans son essence est tout surnaturel, ou plutôt c'est le surnaturel même en substance et en acte. Dieu surnaturellement révélé et connu, Dieu surnaturellement aimé et servi, surnaturellement donné, possédé et goûté : c'est tout le dogme, toute la morale, tout le culte et tout l'ordre sacramentel chrétien. La nature y

est indispensablement supposée à la base de tout ; mais elle y est partout dépassée. [...] Or, le naturalisme nie avant tout ce surnaturel. Les plus modérés, ainsi que nous vous l'avons exposé dans nos précédentes instructions synodales, le nient comme nécessaire et obligatoire ; la plupart le nient, comme existant et même comme possible. Quoi qu'on en dise, et dans tous les cas, la conséquence patente est que le christianisme est une usurpation et une tyrannie.

Le naturalisme, fils de l'hérésie, est donc bien plus qu'une hérésie il est le pur antichristianisme. L'hérésie nie un ou plusieurs dogmes ; le naturalisme nie qu'il y ait des dogmes, et qu'il puisse y en avoir ¹. »

D'une manière plus simple et plus concrète, le père Emmanuel décrit le naturalisme comme un système, « qui, prenant l'humanité comme il la trouve, lui enseigne que, pour elle, tout est bien. Un système qui ne tient aucun compte de la chute

primitive, ni des plaies que nous portons en nous comme conséquence de cette chute. Un système qui ne daigne pas même faire attention à ce qu'est pour nous la Rédemption de Notre-Seigneur Jésus-Christ : qui ne compte pour rien notre baptême et tous les sacrements que nous avons reçus de la miséricorde de Dieu pour notre salut. Un système qui, s'insurgeant contre la parole dite à saint Paul : ma grâce te suffit, dit, au contraire : la nature se suffit ². » Pour illustrer son propos, il donne une parabole : « Imaginez un malade. Il est tombé, le voilà meurtri par sa chute, brûlé par la fièvre, dévoré par une soif que rien ne peut apaiser. Un médecin arrive et lui dit : "La soif qui vous dévore, la fièvre qui vous brûle, la douleur que vous appelez vos plaies, tout cela n'est qu'un effet de votre imagination, travaillée par des préjugés d'enfance. Dépouillez-vous de tout ce bagage ; nous travaillerons ensuite à vous faire connaître, estimer et suivre la nature. Ses aspirations sont justes et bonnes... Vous

n'êtes pas malade !" Ce malade c'est l'humanité : ce médecin c'est le naturalisme ³. »

La foi naturaliste ou la science des peureux

Quelques pages plus loin, le P. Emmanuel épingle une déclaration de principes, qu'il lit dans un journal parisien : « Ce qui distingue la science de la religion, ce n'est point le dogme théologique, c'est la notion même du surnaturel. Les religions se querellent entre elles pour savoir s'il y a un seul Dieu ou plusieurs dieux... si les hommes ont des âmes... La science n'aborde pas de telles discussions. Tout ce qui échappe à l'observation ou à l'expérience lui est étranger. Elle tient en égale indifférence les conceptions du judaïsme, du catholicisme, du brahmanisme, du fétichisme, du déisme, du théisme, du spiritualisme et de toutes les théories qui reposent sur l'absolu et sur une pure hypothèse. L'instruction laïque ne devant avoir pour base que la science... »

Calendrier trimestriel - Dates à retenir

CÉRÉMONIES

Confirmations - Mgr Tissier de Mallerai
Samedi 15 janvier

GALETTE DES ROIS
Dimanche 16 janvier à 15h30 au prieuré

QUÊTE IMPÉRIÉE
20 février : *denier du culte*
27 mars : *pour les écoles*

VENTE DE CHARITÉ DU COURS SAINTE-CLOTILDE
Dimanche 3 avril

PÈLERINAGE DES PÈRES DE FAMILLE
Samedi 19 mars (Épernon - Chartres)

ADORATION PERPÉTUELLE AU PRIEURÉ
Vendredi 18 mars de 8h à 17h

CONFÉRENCES DU SAMEDI À 20H30 AU PRIEURÉ

22 janvier : *Dangers et vertus des thérapies complémentaires*, par monsieur H. Le Roux

12 février : *La science et Dieu*, par l'abbé Celier

RÉCOLLECTIONS MENSUELLES AU PRIEURÉ

Pour les messieurs

Les mercredis 5 janvier, 2 février et 9 mars
6h Messe, 6h30 Méditation, 6h50 Café

Pour les mères de famille

Les jeudis 13 janvier, 10 février et 10 mars
9h Messe, 9h35 Café, 9h55 Conférence, 10h40 Chapelet

RÉCOLLECTION DE CARÊME À VERSAILLES

Dimanche 13 mars : par les abbés Frament et Gélineau
15h Conférence spirituelle - 16h Chapelet et confessions
16h30 Conférence spirituelle - 17h30 Vêpres et Salut

Il est facile de manifester les diverses fragilités d'un tel raisonnement qui reste malheureusement très actuel. Même la science du XIX^e siècle dépassait l'expérience et l'observation : « Tantôt l'homme décompose un corps, le transforme, le fait passer d'une nature en une autre. Tantôt, prenant un agent naturel, il le fait opérer d'une manière tout à fait extra-naturelle pour le corps ainsi dominé par la science. [...] Ne voyons-nous pas là une action humaine, réellement naturelle en l'homme, mais extra-naturelle et dès lors quasi surnaturelle en la matière élevée par la science à une puissance qu'elle n'avait pas ? »

Il n'y a plus qu'un pas pour manifester la possibilité du surnaturel. Le P. Emmanuel ne s'en prive pas : « Et si l'homme exerce ainsi son pouvoir, en élevant, à la hauteur de la science, les natures qui lui sont inférieures, n'est-il pas logique d'admettre que Dieu peut exercer un pouvoir analogue sur sa créature, et élever l'homme à l'état surnaturel ? »

La seule échappatoire, c'est de refuser l'existence de Dieu, mais cette voie des négations conduit à des difficultés épineuses : « Mais distinguons, il y a science et science. Il y a une science qui confesse qu'il y a une cause, une cause première, mais dit-elle, cette cause nous échappe. En d'autres termes, nous apercevons bien la vérité, la vérité qui est Dieu, mais nous ne voulons pas de cette vérité. Voilà bien la science du jour. Dieu lui fait peur, elle le nie. Sa négation n'est pas un acte de science, c'est un effet de la peur. Mais la science vraie est sans peur et sans crainte. Grâce à la raison que Dieu nous a donnée, elle nous démontre l'existence et l'unité de Dieu, la distinction de l'esprit et de la matière, la spiritualité de nos âmes. La science vraie jouit de ces vérités, et l'étude qu'elle fait de Dieu et de ses œuvres lui montre que Dieu peut agir et agit effectivement sur notre nature, tantôt par une action qui laisse la na-



ture dans l'ordre naturel, comme quand il nous donne la santé, la force, l'intelligence, tantôt par une action qui élève notre nature au-dessus d'elle-même, comme quand il nous donne la foi, la charité, la béatitude⁴. »

Cette science des peureux, qui redoute par-dessus tout la notion de cause qui pourrait mener à Dieu, conduit à nier l'intelligence humaine qui remonte de l'effet observé à la cause. Et alors, poursuit le P. Emmanuel, « Nous voudrions bien savoir comment la science démontrera à un enfant que son père est son père, que sa mère est sa mère ... Par quelles observations, par quelles expériences l'enfant arrivera-t-il à se démontrer son père, à se démontrer sa mère ? [...] Après avoir renié son Père qui est aux cieux, il faut en venir à renier son père qui est sur terre. » Le refus systématique de la foi conduit logiquement à l'incapacité de mener une quelconque vie sociale. La science des peureux n'est pas un progrès pour l'humanité.

L'harmonie entre la foi et la vraie science

Comme le rappelle le concile Vatican I, il n'y pas d'opposition entre la foi et la vraie science : « Mais quoique la foi soit au-dessus de la

raison, il ne peut jamais y avoir de désaccord entre la foi et la raison ; car c'est le même Dieu qui révèle les mystères et communique la foi, qui a répandu dans l'esprit humain la lumière de la raison, et Dieu ne peut se nier lui-même, ni le vrai contredire jamais le vrai. Cette vaine apparence de contradiction vient principalement ou de ce que les dogmes de la foi n'ont pas été compris et exposés suivant l'esprit de l'Église, ou de ce que les écarts d'opinion sont pris pour des jugements de la raison. Nous déclarons donc toute proposition contraire à une vérité de foi, absolument fausse... Et non seulement la foi et la raison ne peuvent jamais être en désaccord, mais elles se prêtent aussi un mutuel secours ; la droite raison démontre les fondements de la foi et, éclairée par sa lumière, elle cultive la science des choses divines ; la foi délivre et prémunit la raison des erreurs, et l'enrichit d'amples connaissances⁵. »

II Le naturalisme en pratique

Après avoir envisagé le naturalisme comme doctrine, le P. Emmanuel poursuit son étude par le point de vue pratique. Il était capital de bien dénoncer l'erreur d'un point de vue spéculatif, mais c'est sur le plan pratique que le naturalisme

exerce davantage ses ravages, lorsqu'il passe dans la morale de tant de gens.

La morale indépendante

À la morale révélée qui se résume dans les dix commandements, le naturalisme oppose une morale indépendante, c'est-à-dire une morale qui ne se fonde pas sur une relation de dépendance de Dieu, de nos parents ou de nos divers prochains. Cette morale est bien fragile, « c'est comme si l'on nous apprenait des devoirs qui ne sont pas dus, des règles qui n'obligent pas, des préceptes qui ne lient pas, en un mot, une morale qui n'est qu'impuissance, et qui n'a absolument rien de moral, rien de moralisant ⁶. »

Cette morale cherche vainement dans l'intérêt personnel un fondement. Mais ce principe reste bien faible. « L'individu n'aura-t-il pas besoin d'une certaine force morale pour préférer l'intérêt bien entendu du prochain, à son intérêt propre mal entendu ? ⁷ » Un siècle après le P. Emmanuel, il nous est facile de faire le bilan sur cette morale indépendante. Il est facile de voir combien le père voyait juste quand il affirmait que le naturalisme ne peut enseigner que l'égoïsme et justifier les vices les plus honteux, l'essentiel étant de « vivre sa vie ».

Une morale qui vient de Lucifer

Cette morale indépendante est au fond un prolongement du péché de l'ange. Le cardinal Pie l'avait bien vu : « Pour assigner à ce naturalisme impie et antichrétien son origine première et son premier auteur, il faudrait pénétrer jusque dans les mystérieuses profondeurs du ciel des anges. Celui que Lucifer, constitué dans un état d'épreuve, n'a pas voulu adorer, n'a pas voulu servir, celui auquel il a prétendu s'égaliser, il serait difficile de croire que ce fut le Dieu du ciel [...] Croire au Fils de Dieu fait homme, espérer en lui, l'aimer, le servir, l'adorer, telle fut la condition du salut [...] Satan frémit à l'idée de se prosterner devant

une nature inférieure à la sienne, à l'idée, surtout, de recevoir lui-même de cette nature si étrangement privilégiée un surcroît actuel de lumière, de science, de mérite et une augmentation éternelle de gloire et de béatitude. Se jugeant blessé dans la dignité de sa condition native, il se retrancha dans le droit et dans l'exigence de l'ordre naturel ; il ne voulut ni adorer dans un homme la majesté divine, ni accueillir en lui-même, un surplus de splendeur et de félicité dérivant de cette humanité déifiée. Au mystère de l'incarnation, il objecta la création ; à l'acte libre de Dieu, il opposa un droit personnel ; enfin contre l'étendard de la grâce, il leva le drapeau de la nature ⁸. »

Le naturalisme, c'est le péché de l'ange et la tentation qu'il fait subir ensuite aux autres anges et aux hommes, que ce soit au paradis terrestre, lors de la tentation du Christ ou encore dans le processus révolutionnaire qui marque nos siècles.

Dans son éditorial du *Bulletin* de mai 1884, le P. Emmanuel salue avec enthousiasme la parution de l'encyclique *Humanum genus* sur la franc-maçonnerie : « Notre Saint-Père le pape ne se contente pas de condamner la franc-maçonnerie, il la définit. La franc-maçonnerie, c'est l'organisation du naturalisme. Quel trait de lumière pour les croyants et les incroyants. »

Le remède au naturalisme

Pasteur soucieux du bien des âmes, le P. Emmanuel achève son exposé sur une note positive. Face au péché, par lequel le chrétien tombe dans le naturalisme, la vie chrétienne est une vie de la foi, de la grâce et des sacrements.

Toute son œuvre pastorale se résume dans son souci de faire vivre les âmes de la vie surnaturelle. Il prend soin de bien souligner un piège qui pourrait abîmer la vie surnaturelle : naturaliser, pour ainsi dire, les actes surnaturels : « Ainsi un chrétien qui fait ses

prières avec le même sérieux qu'il met à dire bonjour à son voisin ; qui récite alors simplement les formules qu'il trouve dans sa mémoire et dans son habitude ; qui va à l'église comme il va partout ailleurs ; qui entend la parole de Dieu avec le même goût que toute autre parole ; qui assiste à la messe en attendant qu'on sorte ; qui communie à Pâques parce que c'est de bon ton ; qui ne fait de tort à personne parce que c'est honnête, ... ; un tel chrétien est loin de mener une vie surnaturelle ⁹. »

Il va sans dire que le meilleur remède au naturalisme est la grâce de conversion que nous sollicitons auprès de Notre-Dame de la Sainte-Espérance. En effet, dans la pratique, c'est la vertu d'espérance théologique qui nous fait attendre de Dieu son secours pour arriver à notre fin surnaturelle. Cette vertu nous met dans la dépendance radicale de Dieu que notre intelligence connaît par la foi et que notre volonté aime par la charité.

Conclusion : vivre en plein surnaturel

Lorsqu'on dut choisir un successeur au P. Emmanuel, « six prêtres refusèrent. Au septième, le vicaire général, qui était alors un ami du P. Emmanuel, dit : "Acceptez donc, Monsieur le curé ; au Mesnil, vous vivrez en plein surnaturel." Et cet excellent prêtre, qui tint la paroisse quarante-deux ans à la suite du P. Emmanuel, racontait depuis : "En plein surnaturel ! Que peut-il bien vouloir dire ? ... J'ai compris, ajoutait-il, quand j'ai confessé des âmes formées par le P. Emmanuel." ¹⁰ »

1 Instruction synodale sur la première constitution du concile du Vatican intitulée : *Constitutio dogmatica de Fide catholica* commençant par *Dei Filius*, 17 juillet 1871

2 P. Emmanuel, *Le naturalisme*, DMM, p. 3

3 P. Emmanuel, id., p. 4

4 P. Emmanuel, id., p. 17-20

5 Vatican I, *Dei Filius*, DB 1797-1799

6 P. Emmanuel, id., p. 43-44

7 P. Emmanuel, id., p. 46

8 Cardinal Pie, *Troisième instruction synodale*, 1862

9 P. Emmanuel, id., p. 51-52

10 D. Minimus, *L'œuvre du P. Emmanuel*, 1958, p. 29

« C'est pas moi ! », par l'abbé Louis Hanappier

Quiconque a fait œuvre d'éducateur, a déjà entendu la proclamation d'innocence de l'enfant pris en flagrant délit : « C'est pas moi ! » ou cette autre, pire encore : « C'est lui ! ». Les enfants ont cette étonnante aptitude native à dénoncer les coupables et à désigner un bouc émissaire pour porter la responsabilité à leur place.

Ils tiennent ce défaut de leur père, Adam qui, le premier a dénoncé courageusement sa femme à Dieu comme étant coupable du péché originel. Mais Adam, bien plus parfait que les enfants de la cour de récréation, a été plus loin aussi dans le péché. Non content de rejeter la responsabilité de son crime sur un autre pour tenter d'échapper au châtement, Adam, au faite de l'orgueil, a poussé le vice jusqu'à désigner Dieu lui-même comme cause première de son péché. En effet n'est-ce pas Lui qui eu cette idée bien étrange de placer à ses côtés cette créature qui lui a tendu le fruit défendu ? « C'est pas moi - dit Adam - c'est la femme que Tu m'as donnée ! »

Hélas, il en est de même, pour le rapport sur l'Église de France qui a fait grand bruit ces derniers temps, rapport qui tient son nom d'un certain monsieur Sauvé. Dieu, qui a fondé son Église qui est sainte, a, d'après les sacrilèges rapporteurs, fait des erreurs. De même qu'Il n'aurait pas dû donner de femme à Adam puisque c'est elle qui fit tomber son mari « c'est la femme que tu m'as donnée », de même Dieu n'aurait pas dû instituer le célibat sacerdotal (« c'est la faute de la femme que tu m'as pas donné ! »), et surtout n'aurait pas dû instituer une société patriarcale, une Église gouvernée exclusivement par des hommes. D'ailleurs son chef, Jésus-Christ, est un homme. Peut-être reprocheront-ils bientôt à Dieu d'avoir envoyé son Fils, ils auraient préféré qu'Il envoyât sa fille !



Tout cela est déguisé sous le langage prétendument scientifique de la sociologie, et les rapporteurs de monsieur Sauvé ne formulent pas directement ces reproches à Dieu. Mais ils affirment que c'est l'Église elle-même dans sa constitution qui est défaillante et responsable, oubliant ou négligeant qu'elle est l'œuvre de Dieu.

Une attitude plus saine que la dénonciation et le « c'est pas moi ! » est la reconnaissance de sa culpabilité. Mais l'attitude des saints, qui imitent leur chef Jésus-Christ est plus grande encore : prendre sur soi les péchés des autres. Plutôt que de frapper sur la poitrine du voisin, ou sur celle de Dieu lui-même, il vaut mieux reconnaître ses propres péchés et même accepter de payer pour ceux des autres. Prières et pénitences, voilà ce que l'Église, celle qui est sainte, demande à ses enfants lorsque certains d'entre eux ont péché. Les hommes d'Église d'aujourd'hui, qui ne sont pas plus saints que ceux d'hier et plutôt moins, battent la coulpe de l'Église qui est sainte. Terrible sacrilège qui réclame de la part de l'Église et de ses fils prières et pénitences

redoublées pour réparer ces fautes et détourner de nous la colère de Dieu.

Carnet paroissial

Saint Vincent de Paul (V), par l'abbé Vincent Gélinau



Sur l'ordre de Bérulle, notre saint devient, en 1613, précepteur des enfants de Gondi. Cette prestigieuse famille, originaire de Florence, s'était établie en France sous la protection de Catherine de Médicis. De 1570 à 1679, le siège épiscopal de Paris est occupé par les Gondi. Philippe-Emmanuel de Gondi est comte de Joigny, marquis des Îles-d'Or, baron de Montmirail, de Dampierre et de Villepreux, général des Galères et lieutenant-général du Roi ès mers du Levant. Marié à Françoise Marguerite de Silly, il eut trois fils : Pierre, qui devait lui succéder, Henri, qui meurt en 1622, et Jean-François-Paul, archevêque de Paris en 1654, à la mort de son oncle.

Lorsque notre saint entre dans la maison des Gondi, Henri n'a que deux ans, Jean-François-Paul vient de naître. C'est donc l'aîné, Pierre, dont il aura surtout la charge. Malgré son peu d'enthousiasme pour

cette nouvelle fonction, il obéit à son directeur spirituel et entre dans les vues de la pieuse mère qui disait de ses enfants : « Je souhaite bien plus faire de ceux que Dieu m'a donnés des saints dans le ciel que des grands seigneurs sur la terre. »

Respectueux des maîtres de la maison, attachés à eux, il n'hésite pas à leur donner parfois de salutaires avis, comme en ce jour où le général des Galères voulait se battre en duel pour venger l'un de ses parents. Un matin, après la messe, le précepteur s'approche de son maître et lui fait la leçon : « Monseigneur, souffrez que je vous dise un mot en toute sincérité. Je sais de bonne part que vous avez dessein de vous aller battre en duel, mais je vous déclare, de la part de mon Sauveur que je viens de vous montrer et que vous venez d'adorer, que si vous ne quittez ce mauvais dessein, il exercera sa justice sur vous et sur toute votre postérité. » Touché par cette remarque courageuse et par la grâce, le général des Galères renonce à son projet et, plus tard, fera la louange des vertus qui l'ont édifié chez son aumônier : l'humilité, la charité et la prudence : « Jamais je n'ai ni remarqué, ni entendu dire qu'il ait fait aucune faute contre ces vertus quoiqu'il ait demeuré dix ou douze ans avec moi. »

Modèle de recueillement, d'humilité et de dévouement, le nouvel aumônier prend un grand soin des serviteurs de la maison par ses instructions, en les préparant aux sacrements, en les soignant et en les consolant. Ses fonctions lui permettent également un contact régulier avec les paysans qui sont nombreux sur les différentes terres des Gondi. Il préférerait surtout les campagnes de Montmirail en

Champagne, de Folleville en Picardie, et de Villepreux.

En janvier 1617, alors qu'il est à Folleville, on l'appelle pour donner les sacrements à un mourant à Gannes. Après la confession générale, le malade plein de reconnaissance s'écrie : « J'étais damné si je n'eusse fait une confession générale, à cause de plusieurs gros péchés dont je n'avais pas osé me confesser. » Vivement émue, Marguerite de Gondi se tourne vers son aumônier : « Ah ! Monsieur, qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que nous venons d'entendre ? Il en est sans doute ainsi de la plupart de ces pauvres gens. Ah ! Si cet homme qui passait pour homme de bien était en état de damnation, que sera-ce des autres qui vivent plus mal ? Ah ! Monsieur Vincent, que d'âmes se perdent ! Quel remède à cela ? »

Sans perdre de temps, une prédication spéciale est prévue pour le 25 janvier, jour de la conversion de saint Paul. Monsieur Vincent y exhorte les habitants de Folleville à la confession générale, en leur enseignant la manière de bien la faire. Il est si bien écouté, qu'il ne peut suffire et l'on doit appeler à l'aide plusieurs pères jésuites d'Amiens. La mission se poursuit ensuite aux alentours de Folleville. D'une manière inattendue, la Providence montre ainsi à notre saint sa vocation véritable : évangéliser les pauvres des campagnes.

Aussitôt, madame de Gondi propose 16.000 livres pour la communauté qui accepterait de donner de telles missions sur ses terres. Ni les jésuites, ni Bourdoise, ni Bérulle n'acceptent cette proposition, charge à Monsieur Vincent de réaliser un tel projet. Il attendra pour cela l'heure de la Providence.

**Les prêtres du prieuré et le frère Grégoire
vous souhaitent un joyeux Noël ainsi qu'une bonne et sainte année 2021.**

Catholiques sous la Commune, par l'abbé Vincent Gélinau

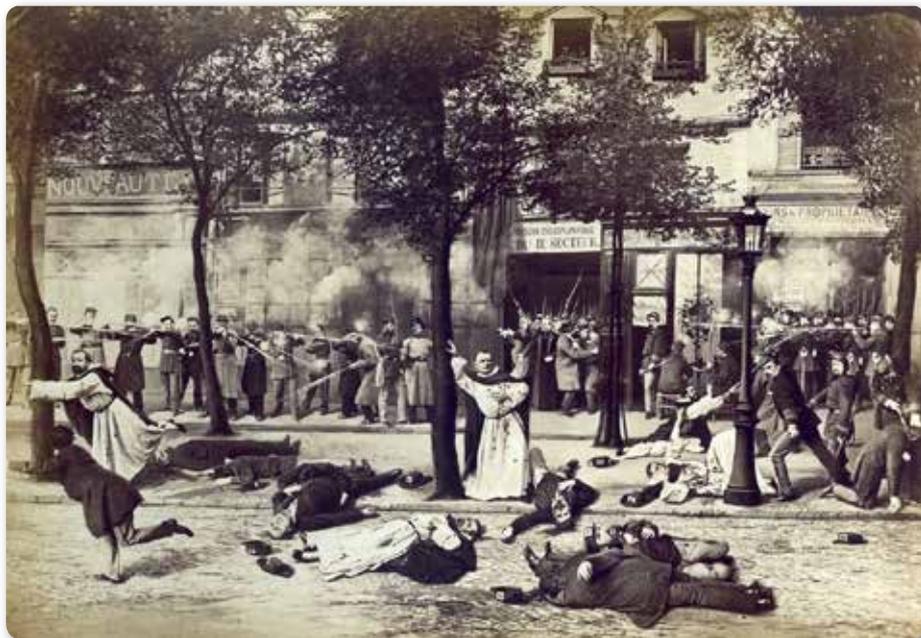
Déçu par les conditions de la paix avec l'Allemagne en février 1871, un mouvement révolutionnaire prend le contrôle de la ville de Paris du 18 mars au 28 mai et met en place une première réalisation de l'utopie socialiste. Il conteste l'autorité du gouvernement de Thiers, qui se réfugie à Versailles. Connue sous le nom de Commune, cette révolte multiforme est rapidement devenue un mythe. Il y a une franchise et une spontanéité, souvent maladroite, qu'on ne retrouvera plus chez leurs imitateurs communistes au XX^e siècle. En effet, entre temps Lénine étudie méthodiquement les erreurs stratégiques de cette insurrection pour en corriger les faiblesses majeures.

À notre époque, où les mêmes idées révolutionnaires travaillent nos sociétés d'une manière confuse et discrète, il est instructif de revenir sur les exemples qu'ont donnés les catholiques dans cette période troublée.

Dès le 19 mars, le P. Ducoudray, jésuite et recteur de la prestigieuse école Sainte-Geneviève (aujourd'hui à Versailles), est bien conscient du danger : Avant peu, nos églises seront fermées, nos maisons dévastées, nos personnes arrêtées, et Dieu sait qui retrouvera sa liberté. Les actes qui vont se produire auront un caractère particulier de haine contre Dieu et, ce qui est bien triste à dire pour un prêtre, il n'y a pas d'autre argument avec les malheureux qui sont maîtres de Paris, que le canon : voilà sept mois que je vis au milieu de ces hommes, et je n'ai pas encore rencontré un cœur ou un esprit honnête.

Jules Ferry, sauvé par un curé

Le signal de l'insurrection est donné lorsque le général Lecomte est envoyé récupérer les canons de Paris, le 18 mars 1871. Il est massacré avec le général Clément-Thomas. Adolphe Thiers, président de



Martyre des dominicains d'Arceuil, 25 mai 1871

la République, installe alors son gouvernement à Versailles. Mais le maire de Paris, Jules Ferry, tente de résister sur place. Dans la nuit, il quitte l'hôtel de ville assiégé par les insurgés, pour se réfugier dans la mairie et doit son salut à son voisin, le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui le fait passer par la cour du presbytère et par l'église. Ceci lui permet de gagner Versailles.

Notre-Dame sauvée des flammes

Au mois de mai, l'armée régulière pénètre dans Paris et reprend peu à peu les quartiers parisiens. En représailles, les communards incendient et exécutent quelques otages. Ainsi l'église Notre-Dame de Bercy est incendiée sur l'ordre du maire du 12^e arrondissement ; il y fait transporter 400 litres de pétrole et 200 kilogrammes de torches de résine. Lorsque les pompiers tentent de s'opposer au feu, une femme décharge un revolver dans la tête du plus jeune d'entre eux.

Pendant ce temps, les troupes régulières progressent dans Paris, des jugements et des condamnations tombent sur les insurgés. Oubliant

les violentes injustices dont ils ont été l'objet, des prêtres se proposent pour assister les condamnés et, merveille de la grâce, la plupart meurent en bons chrétiens.

Un vicaire de Saint-Sulpice reçoit ainsi, le matin du 25 mai, un jeune homme, sentant la poudre et le pétrole, qui n'avait pas bien saisi qu'il avait été jugé et condamné à mort. Avec délicatesse, le prêtre l'informe du sort qui l'attend et l'invite à lui ouvrir son cœur. Il avoue qu'il a installé deux barils de poudre et deux bonbonnes de pétrole à Notre-Dame et qu'on doit y mettre le feu dans la matinée. Grâce à une intervention rapide, l'incendie est maîtrisé suffisamment tôt et Notre-Dame est sauvée. Le prêtre demande aussitôt et obtient la grâce de ce jeune malheureux qui fait ensuite une bonne confession.

Par dessus-tout, la charité

La répression de la Commune est encore l'occasion pour les catholiques, hier persécutés, de nombreux actes de charité envers les victimes de ce tragique épisode. Vuillot, pourtant peu favorable à la Commune, proteste contre les

exécutions sommaires de communards : Nous demandons que l'on cesse d'opérer si lestement [...]. Ces hommes ont mérité une autre justice, il importe à la société qu'elle leur soit rendue ¹. Les religieux cachent et protègent leurs persécuteurs de la veille. Ainsi le délégué à la Guerre de la Commune, Gustave Paul Cluseret trouve refuge chez un prêtre et échappe ainsi à la peine de mort. Victor Grélier, membre du Comité central, vient demander asile chez les jésuites, qui auront le bon goût d'apprécier ses talents culinaires.

Mais les communards ne sont pas tous égaux face à la répression. Les chefs de l'insurrection fuient avec de faux papiers, tandis que ceux qui s'étaient trouvés contraints de s'associer à des actes qu'ils réprouvaient paient de leur vie leur faiblesse à résister à la révolte qui les entraînait aux pires crimes.

Des conversions

En prison, les religieux se retrouvent parfois à côté de leurs ennemis d'hier. C'est le cas du président de la cour de cassation, Louis-Bernard Bonjean, qui avaient été particulièrement hostile aux jésuites. Emprisonné dans la cellule voisine du P. Clerc, jésuite et professeur de mathématique à l'école Sainte-Genève, ils peuvent communiquer à travers un grillage, et le sénateur finit par se confesser. À la sortie prison, le jour de sa mort, il salue Mgr Darboy le visage radieux : « Eh bien ! Monseigneur, qui aurait jamais cru que moi, le gallican, je serai converti par un jésuite ? ».

Prisonniers, les religieux édifient par leur exemple, prient pour la conversion de leurs persécuteurs et obtiennent parfois ces belles grâces. Ainsi la prière du P. Ducoudray en prison, permet à l'un de ses confrères de donner les sacrements au militant anarchiste Auguste Vermorel. Blessé sur une barricade, il finit par accepter de se confesser et fait une mort chrétienne.

La conversion la plus spectaculaire

est bien sûr celle de Louise-Félicité Gimet. Elle s'était enrôlée dans la franc-maçonnerie, tout en gardant une dévotion à la Sainte Vierge. En 1859, de passage à Ars, le saint curé prophétise sa conversion : « Malheur à vous, vous ferez beaucoup de mal ! ... Mais Notre-Seigneur, dans sa miséricorde, aura pitié de vous. Vous vous convertirez grâce à cette dévotion que vous conservez pour sa divine mère. » On la retrouve à Paris, en 1871, dans le camp de la Commune où elle joue un rôle majeur dans la fusillade de la rue Haxo, le 26 mai. Elle visitait souvent les prisonniers pour les taquiner et les faire souffrir, comme elle l'avoue dans une lettre de 1874 ². Elle s'acharne particulièrement sur le P. Olivaint ³ tout en étant consciente de persécuter un saint. Un jour elle lui demande s'il prie pour ses persécuteurs. Elle obtient cette réponse qui ne la laisse pas indifférente : « Oui, et particulièrement pour vous. » Le 26 mai, elle trouve le Père tout rayonnant et lui apprend sa sortie de prison. Le Père comprend très bien que le martyr n'est pas loin, et par ironie Louise-Félicité lui fait cette prière, sans s'imaginer qu'elle puisse être exaucée : « Puisque je vous procure la couronne du martyr, je pense que vous me garderez une place au Ciel. » Avec sa délicatesse habituelle, il lui répond simplement ; « Je n'y manquerai pas. »

Quelques semaines plus tard, la terrible Louise-Félicité se trouve en prison, sous la surveillance des Sœurs des prisons. La supérieure, Mère Éléonore, s'occupe tout particulièrement de cette pauvre âme et lui fait lire le journal intime du P. Olivaint, sa plus célèbre victime. La grâce touche son cœur. Elle se convertit et devient même une religieuse édifiante par sa ferveur et sa réserve.

Conclusion : « *Ibant gaudentes* »

Pour achever ce bref tableau, soulignons la fierté et la joie de ces religieux jugés dignes d'être persécutés pour le nom de Jésus. Que ce soit le P. Ducoudray lors de l'arrestation

du couvent, ou le P. Ladislas Radigue, religieux des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, la paix intérieure ne les quitte pas. Le 3 mai 1871, le P. Radigue écrit de sa prison à son supérieur général : « Je ne pourrais exprimer ce que j'ai éprouvé ; mais, ce que je dois dire, c'est que tous ont été dignes et vraiment disciples de Jésus-Christ ; tous ont fait généreusement à Dieu leur sacrifice avec une sainte intrépidité ; il y avait même un peu de *Ibant gaudentes* des Actes des Apôtres ⁴. J'ai la confiance, mon Père, que vous ne rougirez pas de vos enfants. [...] N'allez pas conclure de ce qui précède, mon Père, que je suis malheureux. Je puis vous le dire, à vous mon bien-aimé Père, je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie ; j'ai éprouvé combien le Seigneur est bon, et quelle assistance il donne à ceux qu'il éprouve pour la gloire de son nom. J'ai même un peu compris, après l'avoir goûté, le *superabundo gaudio magno* in omni tribulatione de saint Paul ⁵. N'est-il pas vrai, mon Père, qu'aux yeux de la foi, nous ne sommes pas à plaindre ? Pour moi, je me trouve très honoré de souffrir pour la religion de Jésus-Christ. »

1 *Univers*, 30 mai 1871

2 *Une pétroleuse convertie*, p. 59

3 Pierre Olivaint, Normalien, converti sous l'influence des Conférences à Notre-Dame de Lacordaire et Ravignan, il entre chez les jésuites en 1845, au moment où Thiers menace de les expulser. Devenu supérieur de la résidence de la rue de Sèvres, ce grand éducateur exerce par sa prédication et sa direction spirituelle une profonde influence sur une élite parisienne.

4 *Ibant gaudentes* ... (Ac 5, 41). Ils s'en allaient joyeux d'avoir été jugés dignes d'être outragés pour le nom de Jésus-Christ.

5 Je surabonde de joie au milieu de toutes nos tribulations (II Co 7, 4)

Transmettre ou disparaître, lu par l'abbé Hanappier

« Nous avons besoin de professeurs ! » Voilà le cri d'un professeur catholique, le manifeste d'un prof artisan, pour reprendre le sous-titre du livre, qui s'étonne encore que l'enseignement soit une carrière réservée aux intellectuels de gauche. « Sans les professeurs, [des professeurs qui transmettent la culture] la France n'est qu'un agrégat d'intérêt individuels ». Le professeur est un élément essentiel de la société. Par la transmission de la culture, il permet à la civilisation de continuer, sans quoi elle disparaît.

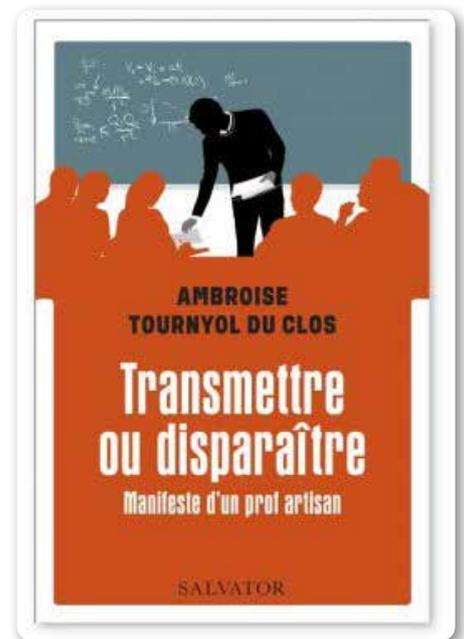
Nous avons besoin de professeurs qui transmettent, pas des techniciens de l'enseignement ou des professionnels de l'ingénierie pédagogique, mais des artisans de l'éducation. Car le métier de professeur est un artisanat. Le professeur « s'efforce de révéler aux élèves qui lui sont confiés la forme qui leur est propre ». Loin des logiques industrielles qui standardisent l'élève, réduit à l'appellation d'« usager », qui véhiculent une contre-culture de masse et qui mesurent leurs compétences avec les modalités techniques de la compétition économique mondiale, l'artisan professeur fait de chaque élève une œuvre d'art. Avec un regard attentif et patient, il en scrute la « radicale altérité ». « Son regard est celui d'un poète, capable de percevoir la singularité de chaque être, d'en accepter la radicale nouveauté par un dé-

payement quotidien et en tirer de l'estime. »

Individualisme alors ? Bien au contraire, Ambroise Tournyol du Clos invite à retrouver le sens de l'autorité sans laquelle il n'y a ni transmission ni société. Et l'autorité vient de Dieu. Sans transcendance l'école se meurt dans l'indifférentisme et la culture du doute, véritable obstacle au savoir. La bienveillance, dont on entend si souvent parler et qui est censée être le mot d'ordre de l'école de la République, n'est pas cette exigence attentive dont nous parle Ambroise Tournyol du Clos. C'est un « piège affectif » pour les élèves « abandonnés à leur fragilité scolaire », comme pour les professeurs « submergés par le sentiment de leur inutilité ».

Point de secret donc, point de méthode ou de nouvel outil pédagogique censé révolutionner les « apprentissages » mais la formation par un maître d'un artisan, patient et modeste, l'artisan de l'éducation. Voilà ce à quoi nous invite Ambroise Tournyol du Clos dans un livre traversé par l'enthousiasme du professeur habité par la passion « d'enseigner la soif ».

Si le livre est une critique, un manifeste contre l'éducation nationale et tous ses défauts, il ne s'arrête pas à la critique et à la destruction. Il propose des solutions facilement réalisables pour



pouvoir exercer vraiment cet artisanat. Mettre en valeur les vertus pratiques, par exemple par le dessin, faire connaître notre culture par de vrais cours de musique ou encore donner aux beaux-arts une autre place que la sortie récréative de fin d'année. Voilà ce qui permet de ne pas vivre, dit-il en citant Saint Exupéry, « sans poésie, couleur ni amour ».

C'est dans l'enseignement public que notre auteur exerce son métier et veut continuer à l'exercer pour y pratiquer une sorte de sacerdoce laïc, d'apostolat de la vérité. Il refuse d'abandonner ce terrain difficile pour se replier sur les « thébaïdes tranquilles » que

LA COMMUNAUTÉ

PRIEURÉ SAINT-VINCENT-DE-PAUL – ÉCOLE SAINT-BERNARD

PRIEUR - DIRECTEUR DE L'ÉCOLE : ABBÉ JEAN-YVES TRANCHET
 COLLABORATEURS : ABBÉ JEAN-BAPTISTE FRAMENT
 ABBÉ XAVIER LEFEBVRE
 ABBÉ VINCENT GÉLINEAU
 ABBÉ LOUIS HANAPPIER
 ABBÉ VIANNEY DE LÉDINGHEN
 FRÈRE GRÉGOIRE

POUR NOUS AIDER

CHÈQUE
 À L'ORDRE DE LA « FRATERNITÉ SAINT-PIE X »

VIREMENT
 FSSPX PRIEURE ST VINCENT DE PAUL
 IBAN : FR8030002083280000060027U37
 BIC : CRLYFRPP

REÇU FISCAL SUR DEMANDE

sont nos écoles privées. On peut saluer son courage et la noblesse de son dévouement même si son idéal est largement inatteignable lors même que l'école est laïque. Il pourra bien sûr faire du bien, et il en donne des exemples, mais la société elle-même qui disparaît, disparaît précisément parce que Notre Seigneur n'y règne plus. Les élèves formés dans ces « thébaïdes » par des artisans de cette trempe seront justement les éléments vivants de la société de demain où Notre Seigneur pourra régner de nouveau.

Que ce livre puisse contribuer à remettre à l'honneur la noble carrière de professeur et à susciter les nombreuses vocations d'artisans professeurs dont notre pays a besoin.

**Notre calendrier 2022
est paru.**

**Vous pouvez le trouver
dans nos chapelles.**

ESSEX - Prieuré S. Vincent de Paul : 5 rue de Chaponval 78870 BAILLY
Chapelle Notre-Dame de l'Espérance - 37 rue du M^e Joffre 78000 VERSAILLES

AGENDA FAMILIAL TRADITIONNEL



Notre Dame de l'Assomption
Eglise St Nicolas du Chardonnet Paris (V)



S^t Jehanne d'Arc

100^{ème} anniversaire de la proclamation de Notre Dame de l'Assomption
Patronne principale de la France et de S^t Jehanne d'Arc Patronne secondaire
le 2 mars 1922 par le pape Pie XI (1922-2022)

A.D. 2022

DE NOVEMBRE 2021 À DÉCEMBRE 2022

E. 540
2021
UNIS

Horaires habituels

CHAPELLE NOTRE-DAME DE L'ESPÉRANCE - 37 RUE DU MARÉCHAL JOFFRE - 78000 VERSAILLES

Dimanches et fêtes d'obligation

Messes basses à 8h, 9h, 12h et 18h30
Grand-messe chantée à 10h15
Confessions lors des messes du matin
Vêpres et Salut à 17h30

La semaine

Messes à 7h25 et 19h
Permanence et confessions de 18h à 19h
*Entretien avec un prêtre à partir
de 17h30, sur rendez-vous*
Chapelet à 18h30

1^{er} vendredi du mois

Chemin de Croix à 18h25
Messe chantée à 19h
Adoration jusqu'à 23h - confessions
Complies à 22h

1^{er} samedi du mois

Messe à 19h suivie de la méditation

CHAPELLE DE L'ENFANT-JÉSUS - 5 RUE DE CHAPONVAL - 78870 BAILLY

Dimanches et fêtes d'obligation

Messe chantée à 7h45
Messes basses à 9h et 12h
Grand-messe chantée à 10h15
Confessions lors des messes

La semaine en période scolaire

Messes à 7h15 (se renseigner) et 11h50
le mardi messe avancée à 10h40
Confessions sur rendez-vous

1^{er} vendredi du mois et certaines grandes fêtes en période scolaire

Messes à 7h15 et 11h25

CHAPELLE SAINT-HUBERT - 10 RUE DE LA HAIE-AUX-VACHES - 78690 LES ESSARTS LE ROI

Dimanches et fêtes d'obligation

Messe basse à 8h30
Confessions de 9h30 à 10h
Grand-messe chantée à 10h

1^{er} samedi du mois

Confessions de 18h30 à 19h
Messe à 19h suivie de la méditation

La Déploration du Christ de Claude Vignon, par Mme Tilloy

À droite en entrant dans la Chapelle axiale de l'église Notre-Dame de Versailles, un tableau plutôt sombre n'attire pas le regard du visiteur. Il présente pourtant un grand intérêt.

Il s'agit d'une Déploration du Christ dominée par la Vierge Marie, debout derrière la dalle en forme d'autel où le corps de son Fils attend d'être enseveli. Elle étend les bras et lève les yeux au ciel dans un geste de douleur et d'imploration, mais aussi d'acceptation et d'offrande. Notre Seigneur est représenté mort, mais assis, appuyé sur la figure située derrière lui, une femme couronnée d'une tiare et portant une croix : c'est l'Église, comme le confirme le fermoir de sa chape où se lit *Ecclesia*. Devant celle-ci, on reconnaît facilement Louis XIII, en armure et couronné de lauriers, tenant son sceptre et apparemment plongé dans une ardente contemplation du Christ mort. Sur son épaule, on lit *Nobilitas*.

À droite, trois hommes, vêtus à la mode du temps de Louis XIII, sont des donateurs. Dans l'angle inférieur gauche, un visage énigmatique nous fait deviner que le tableau n'est pas complet et a dû être découpé à un moment donné de son histoire.

Que signifie cette œuvre ?

Il existe, au musée de Picardie à Amiens, un tableau plus petit représentant la même scène mais avec les parties manquantes [notre illustration montre ce tableau et délimite la partie réduite qui correspond à celui de Versailles]. Il est présenté comme un *modello*, c'est-à-dire une maquette destinée à être présentée au commanditaire avant exécution à grandeur. C'est ce qui a permis de reconnaître que le tableau conservé à Notre-Dame de Versailles était l'un des « puits d'Amiens », tableaux of-

ferts chaque année à la cathédrale picarde par la Confrérie du Puy Notre-Dame et destiné à honorer la Vierge en illustrant la « devise » choisie par le maître de la confrérie.



Traditionnellement, cette devise mettait à l'honneur la Mère de Dieu contemplée dans le mystère de la Purification (2 février). Mais, en 1634, un épisode de peste suscita un choix complètement nouveau : la devise choisie fut « Jésus mourant des martyrs est la gloire ». Le tableau fut placé sur l'autel de saint Sébastien, martyr invoqué contre ce fléau, autel dont le beau cadre sculpté existe toujours à l'entrée du chœur de la cathédrale d'Amiens.

Grâce au *modello*, on comprend que la figure en bas à gauche est une femme à terre tenant une épée brisée et une balance, désignée par le mot *Justitia*. Désarmée, elle semble implorer le Christ mort et la Vierge. En bas à droite, de sous la pierre sur laquelle repose le corps du Christ, émerge un corps écrasé,

tenant une torche de ses mains griffues. Serait-ce l'hérésie qui aurait valu à Amiens le châtimement de la peste ? Ou est-ce tout simplement le démon et ses séductions (au tout premier plan du *modello* se voit une pomme...) ?

Tous ces indices éclairent le sens du tableau : sous le coup du châtimement de la peste, qui punit peut-être l'hérésie, sinon d'autres péchés publics, l'Église et la France, représentée par la noblesse à la tête de laquelle se trouve le roi, supplie la Vierge douloureuse. Celle-ci présente son Fils mort à Dieu le Père (qui apparaît en haut, dans le *modello*, avec un geste bienveillant) et obtient la paix avec le pardon divin.

Voilà un tableau bien complexe sans doute... La sophistication du propos et sa mise en image dans une atmosphère ténébreuse découlent de la manière de l'artiste, Claude Vignon (1593-1670), représentant du maniérisme tardif, très réputé sous le règne de Louis XIII. Beaucoup d'œuvres de ce peintre furent plus tard mal jugées et ont disparu. C'est peut-être ce qui explique le découpage du tableau et son éviction d'Amiens.

Malgré tout, cette œuvre offre de nombreux sujets de méditation. N'est-elle pas d'ailleurs d'une actualité manifeste ? Si le chef de l'État ne se joint plus à l'Église pour implorer la Vierge corédemptrice en notre faveur et obtenir la clémence de Dieu, tâchons de faire ce qui est du nôtre : supplions-la humblement, en ce temps de l'Avent, pour qu'elle obtienne de la Sainte Trinité la fin des fléaux accablants que nous valent nos péchés...

Ces tableaux ont été présentés ensemble en 2021 au musée de Picardie. Profitez de l'excellente visite virtuelle de cette exposition sur <https://www.youtube.com/watch?v=6HWpWyym288> (32 mn)